

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon CHEVRE

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p.30-32

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# CHRONIQUE

Paraîtront-ils, paraîtront-ils pas ? — Il fait trop froid, disent les uns, ils ne mûriront pas. — Ils paraîtront, disent les autres, il faut qu'ils paraissent. C'est nous qui les avons faits, ils sont à nous, comme la Prusse est au roi. Et qui pourrait bien les empêcher de paraître ? Nous les voulons et nous les aurons. Et les *Echos* ont paru au mois de décembre, un peu tard oui, mais ils ont paru quand même. Toujours modestes, sans autre prétention que celle de faire un peu de bien à beaucoup de monde, ils continueront leur petit train. Ils iront, comme précédemment, par ci par là dans les familles aimées porter un peu de lumière, beaucoup de joie et surtout de l'amour ; ils iront trouver les papas et les mamans et leur diront un petit mot des enfants, grands et petits, qui sont au pensionnat : ils iront trouver les amis, les anciens, *les vieux de la vieille*, et leur parleront toujours des mille petites choses qu'ils ont aimées à St-Maurice, de la vieille cour et des platanes, des salles d'étude et des salles de classe, des bancs et des pupitres branlants où leurs noms sont gravés, des petites cellules à faible lumière et aussi du *casino*... où personne n'apportait des confitures. On n'oubliera pas non plus le ballon et les quilles, les châtaignes et le *petit blanc* de Cries et moins encore les joyeux réveillons de Noël...

Continuons donc, pour la gloire de l'humanité et l'édification de la postérité, le récit des actions mémorables qui se sont accomplies ces derniers temps au Pensionnat.

Noël ! Noël ! nos sabots, ceux des petits surtout, se sont remplis jusqu'au bord. Mais nous sommes une famille de frères, et les petits ont partagé avec les grands leurs oranges et leur chocolat. Le petit Noël nous aime donc beaucoup

puisqu'il nous a donné de si bonnes choses et avec tant de profusion. Il nous a donné certainement plus que nous ne méritions. Sans doute nous avons mérité quelque chose : il nous est arrivé souvent d'être sages, obéissants, de bien travailler et de ne pas causer sur les rangs quand messieurs nos Inspecteurs n'étaient pas près de nous. Mais il nous est arrivé aussi de n'être pas sages, de chuchoter tout bas sur les rangs, au dortoir, en classe ; de manger nos inspecteurs et enfin — l'occasion, l'herbe tendre... ; — il nous est arrivé plus d'une fois de copier la version d'un voisin et de lire en étude plus qu'il ne fallait. Nous jurons sur notre honneur qu'on ne nous y prendra plus, et au prochain Noël, nous remettrons sans scrupule nos sabots sous la cheminée.

Nous avons remercié, du plus profond de nos cœurs, le petit Noël de sa libéralité et de ses dons, et nous l'avons prié de nous garder toujours près de lui, dans son amour et dans ses faveurs. Nous l'avons prié de garder aussi nos papas et nos mamans, nos frères et nos sœurs, tous nos parents et tous nos amis, de les conserver heureux, de les bénir. Nous n'avons pas oublié nos maîtres auprès du petit Jésus, et nous l'avons invoqué d'une manière toute spéciale pour notre bien-aimé Directeur, dont la maladie nous a séparés pendant plusieurs jours. Il nous fut heureusement rendu pour le Nouvel-An. Les applaudissements, qui l'ont accueilli à son retour au milieu de nous, lui ont exprimé la joie et le bonheur que nous avons tous éprouvés de son rétablissement, et la part très grande d'inquiétude et de tristesse que nous avons prise à sa maladie.

Le réveillon de Noël fut moins animé et moins bruyant que de coutume. Sans doute les productions de tout genre n'ont pas fait défaut, il y eut des chœurs, des chansonnettes, des déclamations et des monologues comiques ; il y avait un arbre de Noël toujours beau, des oranges, des figues et des châtaignes, mais il n'y avait point de gâité épanouie, point de joie dans les cœurs, parce que M. le Directeur n'était pas là.

Mais M. le Directeur était avec nous le soir du Nouvel-An, et alors plus rien ne comprimant la gâité de nos cœurs, on fit des merveilles dans l'art de rire et de faire rire. La fanfare ouvrit les feux par les airs attendrissants de *Poupoule*, et puis ce ne fut, durant deux heures, qu'un long défilé d'artistes en toutes choses, mais surtout d'artistes musiciens. Les amateurs de clarinette ont dû se frotter les mains : monsieur Leuthold les a servis à souhait. Epatants les solos de mandoline et de musique à bouche. Quant aux trois *Saviezans* qui dansaient au son du tambour, c'était bien plus qu'épatant : il vous aurait fallu voir ça ! On en a ri huit jours. *Le marchand de parapluies* est aussi revenu avec *Lon lon là* et le *bouc du Zouave*, Carcassonne...

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin  
Et je me sauve à peine au travers du jardin.

Et tout en me sauvant au travers du jardin, *Regret et espoir* viennent frapper mon oreille. « Crénom ! que je me dis, on rira donc tout 1904 ! »

Mais qu'est-ce que tout cela, à côté du programme de la soirée des Rois ?

Lisez plutôt et dites-moi s'il est bien équipé ce programme. 1° : *Mercedes*, valse (Gillet) ; 2° *La bataille* (Ch. L. de Bons) par M. Schmidt ; 3° *Zidore*, dialogue par Montavon et Comman ; 4° *O Roi du ciel* (chœur mixte) ; 5° *Le coup de tampon* (Coppée) par Matt ; 6° *Les trois musiciens ambulants*, par Schmidt, Frei et Rhoden ; 7° *Le lieutenant et son képi*, par Ley ; 8° *Estudiantina*, mazurka (solo, mandoline) par Repond ; 9° *Sunt lacrymae rerum* (Victor Hugo) par Germanier ; 10° *Le printemps*, (ténor, solo) par Sandoz ; 11° *Nicaise chez son parrain* (monologue) par Comman ; 12° *Ungeduld* (chant, solo) par Rhoden ; 13° *Le professeur de gestes* par Jost ; 14° *Malle des Indes* (orchestre) ; 15° *Le plaisir du chasseur* (chœur d'hommes) ; 16° *Le meunier, son fils et l'âne* par Montavon ; 17° *Le crime de la place Pigalle* (comédie en un acte).

Et c'est tout : pas de numéro 18 ! Et pourtant il manque quelque chose à ce programme : deux petites opérations d'arithmétique, diviser la quantité et multiplier la qualité par 2. C'était simple comme bonjour et personne n'y a pensé. Par suite d'une indisposition arrivée subitement à la contre-basse, l'orchestre n'a pu se produire. Nous l'avons vivement regretté, parce que nous avons perdu deux belles pièces. Les trois musiciens ambulants ont été bissés ; ils ont, en effet, joué avec un entrain admirable. M. Jost est fort habile professeur de gestes, mais il n'arrive pas quand même à se moucher du pied. Avec un peu d'exercice... On a bien goûté les solos de MM. Sandoz et Rhoden. M. Comman, heureusement pour lui, n'était pas bien dans son rôle il n'est pas un Nicaïse. Certaines déclamations étaient un peu languissantes et trop longues. Quant à la comédie, elle est plus sotte que ridicule, et l'on peut sans regret l'enfouir dans la poussière des archives. C'est regrettable pour les acteurs, dont quelques uns ont véritablement de l'étoffe. Bref, on n'a pas sifflé. Nous remercions sincèrement messieurs nos Supérieurs de nous avoir procuré ces trois agréables soirées, et aussi M. le professeur Sidler, dont la présence au milieu de nous est toujours précieuse et chère.

Le gosse Charles, qui a, paraît-il, pris une large part à l'édification de la crèche, m'a donné deux oranges pour que je dise dans la chronique que la crèche est belle et jolie et mignonne. Je le veux bien, j'aime beaucoup les oranges. La crèche donc est belle, jolie, mignonne, et monsieur Adrien, qui en a conçu le plan, a de la patte, comme on dit. La pauvre hutte couverte de chaume et enchâssée dans le rocher tapissé de lierre, est du meilleur goût. L'étoile et les deux anges qui vous chantent le « Gloria in excelsis » sont ravissants, et les deux sapinaux sont d'un effet... Je m'arrête : c'est trop mentir pour deux oranges.

Léon CHÈVRE